

Laval théologique et philosophique



PAGÉ, Jean-Guy, *Qui est l'Église ?*

Henri-Marie Guindon

Volume 34, numéro 3, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705690ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705690ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guindon, H.-M. (1978). Compte rendu de [PAGÉ, Jean-Guy, *Qui est l'Église ?*]. *Laval théologique et philosophique*, 34(3), 316–318.
<https://doi.org/10.7202/705690ar>

Tout au long de l'étude, on sent en effet l'intention de l'auteur d'atteindre un plus large public que celui des théologiens.

Par l'originalité de son approche, cette étude ne fait pas vraiment nombre avec les multiples essais de christologie parus ces dernières années. Ce livre propose plus qu'un effort de lucidité ; c'est à y bien penser, tout un projet théologique : celui d'une christologie qui cherche le sens dans la différence.

R.-Michel ROBERGE

Jean-Guy PAGÉ, *Qui est l'Église?*, Bellarmin, 1977, 297 pages, 16 × 24 cm.

Le présent volume, le premier d'une série de trois, « inaugure un traité d'ecclésiologie ». Par son caractère académique, un Traité est plutôt destiné à des spécialistes en une discipline donnée. Bien qu'ayant d'abord en vue des étudiants en théologie qui retrouveraient dans un énoncé systématique l'exposé de la doctrine, l'Auteur se défend de vouloir s'en tenir — même s'il n'y échappe pas toujours — à une présentation par trop technique et scientifique qui rebuterait quelque autre lecteur désireux d'aborder et d'approfondir ce mystère de l'Église. Ceux qui sont engagés dans le travail pastoral auront grand profit à mieux connaître « *Qui est l'Église* » et à découvrir en elle non pas une chose mais une réalité vivante, composée de personnes humaines animées par l'Esprit du Christ et en mission constante de salut dans le monde sous l'action de ce même Esprit.

Cette préoccupation pastorale apparaît dès un chapitre préliminaire où l'intérêt du lecteur est éveillé par un certain nombre d'interrogations percutantes sur l'inutilité de l'Église, ses multiples faiblesses, les reproches qui lui sont adressés tant pour des prises de position courageuses sur certains points que pour son manque apparent de fermeté sur d'autres, enfin ses divisions, le scandale de ses membres.

On retrouve là les objections les plus courantes et les tensions rencontrées un peu partout dans la théologie actuelle, signes de la crise spirituelle de notre époque. La pensée moderne oscille entre le sécularisme, l'athéisme et une recherche objective du rôle de l'Église quant à une intégration des valeurs chrétiennes et des valeurs profanes qui n'en reste pas seulement au niveau

d'un compromis, mais au sens d'un authentique salut. Or c'est seulement dans la réalisation plénière de l'homme, dans son véritable achèvement dans l'équilibre et le respect de toutes ses valeurs, que ce salut est possible et non dans une réduction de sa dimension surnaturelle.

Étant donnée l'importance d'une bonne intelligence des termes, on ne trouvera pas disproportionné — puisque deux autres volumes sont à venir — le nombre de pages, exactement 112 (pp. 36-148) consacrées à une ample recherche, extrêmement documentée, sur le sens des mots *mystère*, *symbole*, *mythe*, *sacrement*, *Église*. Cette longue étude rendra plus intelligible, en langage moderne, ce que S. Thomas exprimait en disant que « les sacrements réalisent ce qu'ils figurent », qu'ils « causent en signifiant ». Leur symbolisme ne reste plus au niveau de l'ordre intentionnel seulement mais atteint, par son efficence même, l'ordre physique et entitatif et même, faut-il ajouter, le transcende. « Les sacrements, instruments de l'humanité du Christ, reçoivent une mystérieuse et transcendante élévation de leur propriété naturelle de symboles » (p. 120). C'est pourquoi après avoir longuement disserté sur la causalité des sacrements et l'insuffisance des multiples essais d'explication en théologie scolastique l'Auteur opte en faveur de l'expression empruntée à Schillebeeckx de « causalité symbolique instrumentale », mais au sens où ce symbolisme soit « hyper-physique » et « mystique ».

*
* *
*

La deuxième section de l'ouvrage étudie « le mystère de l'Église dans le Christ ». Elle comprend deux chapitres.

Le premier, « le mystère du Christ et de l'Église » est une excellente réflexion biblique qui dégage de Eph. 1, 3-14 et Col 1, 15-20 une synthèse du Mystère du Christ et de l'Église. Pages très denses qui se refusent à quelque résumé.

Le second, « l'Église, sacrement du Christ pour le monde ». Tout comme le chapitre précédent avait mis l'accent sur le *mystère*, celui-ci le met sur le *sacrement*. Mystère et Sacrement « désignent deux aspects corrélatifs d'une réalité unique. » « Le "mystère" est le dévoilement à la connaissance de l'homme de la richesse infinie de la vie de Dieu ; le "sacrement" est participation vitale à cette richesse ». Alors donc que l'Église-mystère du Christ signifie que le Christ par son intermédiaire continue de révéler son Père

aux hommes, l'Église-sacrement les fait entrer dans son intimité.

Avant d'aborder comment l'Église-sacrement transmettra au monde les biens du Christ, l'Auteur, selon son procédé habituel, étudiera dans l'Ancien et le Nouveau Testament les divers sens de *monde*, *sacré*, *profane* et leurs nombreuses applications.

Toutes ces notions sont complexes. On ne peut parler de l'Église dans ses relations avec le monde sans être amené à préciser de même ce que l'on entend par *règne* et *royaume* de Dieu, à distinguer l'Église du monde mais aussi du Royaume qui, lui, est un état et un état définitif, déjà hors de l'histoire et auquel, bien qu'encore dans le temps, l'Église participe déjà en tant qu'elle en « constitue sur terre le germe et le commencement » (*Lumen Gentium* 5, 2).

À ce titre, l'Église et le monde sont ordonnés l'un à l'autre et l'Église est l'instrument du règne dans le monde. Dans un survol de l'Histoire de l'Église, l'Auteur éclaire l'action qui s'impose à l'Église dans le monde d'aujourd'hui.

C'est en traitant (Sect. 2, ch. 2, art. 2, p. 240) de l'Église, sacrement de salut, que l'Auteur arrive à ce qu'il appelle « le sommet ou le cœur » de ce premier volume dont il s'agit maintenant de faire la synthèse. Il explicite donc les deux éléments divin et humain de l'Église qui « n'est sacrement que dans le Christ : en conséquence, l'union de ses deux éléments sacramentels sera à l'image de l'union de la divinité et de l'humanité chez le Christ et en continuité avec elle » (p. 254). L'Église n'est pas que *res* et que *sacramentum* mais, d'une façon indestructible *res et sacramentum* par la conjonction, dans le Christ, du principe hiérarchique ou ministériel avec le principe communautaire ou charismatique. D'une part, l'Église s'édifie par l'intervention du Christ, dans l'Esprit-Saint, qui passe par la hiérarchie dans sa fonction d'autorité à l'égard de son Église et, d'autre part, elle s'édifie de même par une réponse humaine qui, elle aussi, est une intervention de l'Esprit, suscitée par le Christ dans le cœur des fidèles, en tant qu'ils se distinguent des ministres hiérarchiques. Le Christ agit donc dans les deux directions, réalisant en lui-même l'unité du principe hiérarchique et du principe communautaire dans l'Église, étant ainsi le *res et sacramentum* de son Église-sacrement.

*
* *

Ces distinctions tirent à conséquence pour identifier les « membres » de l'Église. À ce propos l'Auteur montrera comment *Lumen Gentium* aura, comme d'autres documents conciliaires : le Décret sur l'œcuménisme et la Déclaration sur les religions non-chrétiennes, une position beaucoup plus souple et nuancée, sans rien changer évidemment à la substance de la doctrine. « *Mystici corporis* parlait de « membre » de l'Église et, sans négliger l'aspect intérieur de la réalité de grâce, insistait tellement sur les aspects extérieurs de l'Église qu'elle ne pouvait reconnaître comme véritablement (*reapse*) membres de cette Église que les catholiques romains ; tous les autres hommes, y compris nos frères des autres dénominations chrétiennes, n'étaient qu'« ordonnés » à l'Église. *Lumen Gentium* parle de degrés d'« appartenance » à l'Église : l'appartenance plénière exige la communion à la réalité de la grâce et l'acceptation de tous les éléments extérieurs de l'Église (vérités de foi, sacrements et gouvernement ecclésiastique) ; mais il peut exister des degrés inférieurs et variés, suivant qu'on est ou non en communion avec la réalité de la grâce (*res*) et qu'on accepte plus ou moins (sans faute subjective) les divers éléments extérieurs qui constituent le *sacramentum tantum* de l'Église » (pp. 254-255).

Un dernier article sur la *Mission de l'Église* montre celle-ci en action, opérant concrètement dans le monde, en prolongement de la mission même du Christ. À cette fin, comme tout au long de son ouvrage, soucieux d'exactitude, l'Auteur précise les termes de *mission*, *apostolat*, *pastorale*, *évangélisation*, étroitement unis et souvent confondus. Chacun a sa signification bien précise et son champ propre. « Le terme qui revêt la plus large extension est celui de « mission » (p. 263). Il désigne l'œuvre que l'Église, au nom du Christ et sous la motion de l'Esprit, doit accomplir dans le monde. Il désigne cette œuvre dans toute son amplitude, dans toute son étendue, géographique et sociologique. Dans son sens profond et général, il englobe donc toute œuvre de pastorale, d'apostolat ou d'évangélisation ».

À cette mission, l'Auteur reconnaît un triple niveau : l'*évangélisation* « qui est d'annoncer aux hommes l'offre du Père d'en faire ses fils dans le Christ » (p. 268) ; la *consécration du monde* : « La mission de l'Église ne consiste pas seulement à annoncer par la parole le message du Christ et à mettre en relation avec ce dernier à travers ces médiations bien particulières que constituent les sacrements ; elle doit, et encore plus, déboucher

sur la vie quotidienne... L'évangélisation doit donc déboucher sur la consécration de toute la vie et de toutes les réalités terrestres » (p. 271); enfin, indirectement : *l'humanisation ou la civilisation*. Cela appartient en propre aux sciences, aux techniques, à tous les organismes temporels que la société se donne pour atteindre la fin qui est sienne. Mais l'homme dépasse ce bonheur temporel. Et tout ce qu'il fait sur la terre est en relation avec cet autre bonheur qui est surnaturel. En cela l'Église ne peut se désintéresser de cette œuvre de civilisation.

Ces pages, très denses de pensée ne sont pas cependant exemptes d'une certaine prolixité : en p. 121, une phrase de 96 mots ; en p. 254, une autre de 176 mots ! Ces détails mis à part, cet ouvrage sera des plus profitables à tous ceux qui ont une certaine culture théologique. Il est tout à fait recommandable à ceux qui veulent se recycler dans une doctrine sérieuse, équilibrée, très ouverte à toutes les grandes questions d'aujourd'hui et exprimée en un langage théologique nouveau.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Georges HABRA, *La mort et l'au-delà*, chez l'Auteur, Fontainebleau, 1977, 241 pages, 13 × 20 cm.

Six chapitres traiteront successivement de : L'immortalité de l'âme ; les signes précurseurs de la venue glorieuse du Christ ; la venue glorieuse du Christ, le jugement dernier et la résurrection générale ; la vie éternelle ; l'enfer ; l'état de l'âme entre la mort et la résurrection du corps ; enfin, en guise de conclusion : Face à la mort : l'espérance.

Ces titres coiffent une collection de textes d'indiscutable valeur doctrinale des Pères Grecs où se rencontrent même de fort belles pages comme celle-ci sur les anges et le Saint-Esprit, de saint Basile : « Ainsi donc l'Esprit-Saint est présent, pour la perfection et l'achèvement de leur substance — et cela de sa part en contribuant la grâce —, dans la création des êtres qui n'atteignent pas progressivement leur perfection, mais qui sont parfaits immédiatement dès leur création. » « Car les anges n'ont pas été créés en bas âge pour devenir ensuite, en se perfectionnant par l'exercice au fur et à mesure, dignes ainsi de recevoir l'Esprit. Mais dès la première constitution et pour ainsi dire pétrissage de leur

essence, la sainteté leur fut dévolue en même temps. C'est pourquoi ils sont difficiles à convertir au mal, ayant été immédiatement trempés, comme dans une teinture, dans la sanctification, et ayant acquis la stabilité dans la vertu par le don du Saint-Esprit » (p. 150).

La juxtaposition d'une série de textes cependant, sans autre lien que des formules comme celles-ci : S. Chrysostome dit : « » ; de son côté S. Grégoire le Théologien dit : « » ; Denys exprime la même idée à sa manière : « ... » (pp. 126-127) ou parfois la seule mention de noms sans plus : « S. Basile : « » (p. 172), S. Jean Chrysostome : « » (p. 174), S. Grégoire le Théologien : « » (p. 175), S. Maxime : « » (p. 176), S. Clément d'Alexandrie : « » (p. 177), même si tout le volume n'est pas structuré de la sorte, rend l'ouvrage extrêmement touffu et lourd, d'autant plus qu'il n'y a pas toujours, d'un texte à l'autre, progression doctrinale.

Par ailleurs, pour les raisons suivantes, la teinte du volume est très inégale : ou bien l'Auteur se met à moraliser : « Ici-bas, on peut non seulement tromper les autres en projetant en eux une image embellie de soi-même (cela paraît même être la préoccupation majeure de beaucoup, comme en témoigne l'engouement incroyable pour les actrices c'est-à-dire par définition ceux qui prennent un masque) mais aussi se leurrer soi-même ; combien d'hommes pensent être mus par les plus beaux motifs alors qu'ils ne le sont que par la vile concupiscence ! et ils passent même leur vie dans ces atroces illusions » (p. 157) ; ou bien il se lance en diatribes contre ceux qu'il n'aime pas : « Cette description spatiale de l'enfer n'a rien d'étonnant ou de mythologique car si le corps de l'homme participe à la vie, ou à la mort, dans l'autre monde, et si tout corps est localisable, la notion d'« espace » (bien qu'évidemment différent de notre espace actuel) au ciel comme en enfer, n'est pas superflue, quoi qu'en pensent ceux qui, doués d'un esprit « scientifique » supérieur, me regarderont avec compassion, décrétant qu'il faut de toute urgence que je passe par un « recyclage » de « démythification » ou mieux « démythologisation » (p. 158).

Son humeur de pamphlétaire se donne libre cours particulièrement en matière d'exégèse. « C'est on ne peut plus littéralement que le Christ est « monté » au ciel aux regards ébahis de ses disciples. Il est vrai néanmoins que s'il avait eu le bonheur d'être « recyclé » par Marc Oraison, il se serait certainement ravisé... » (p. 160). Déjà